

La Révolution française racontée
aux enfants anglais :

AUX MARGES DE L'HISTOIRE

par Margaret R. Higonnet

*Quelle image de la Révolution française
les écrivains anglo-saxons du siècle dernier
ont-ils voulu donner aux enfants ?*

*Quel miroir de l'Histoire nous renvoient-ils ?
Une lecture de la Révolution chez Dickens et Kipling
par Margaret Higonnet, professeur à l'Université
du Connecticut aux Etats-Unis.*

Pour l'ensemble des écrivains de l'Angleterre victorienne, la Révolution française fut une pierre d'achoppement, « l'événement le plus grand, le plus vivant de toute l'histoire » (1). Événement prophétique pour certains, redoutable pour d'autres, la Révolution de 1789 est un prisme pour leur propre histoire. Après les émeutes Chartistes de 1831, Thomas Carlyle prévoit qu'« une deuxième édition (anglaise) de la Révolution française » pourrait être dans l'ordre des choses. (2)

La fiction historique n'a qu'assez rarement comme but la documentation pure et simple de l'Histoire. Chaque choix de détail fausse l'ensemble. Le miroir de l'Histoire nous renvoie une image qui est au fond la nôtre. L'histoire de la Révolution sera donc, outre-

Manche, l'occasion de transmettre aux enfants de la bourgeoisie une vision idéalisée de ce que devrait être la structure de leur propre société.

Cette fiction sera également complexe en raison de sa rhétorique : la frontière entre le texte pour adulte et le texte pour enfant est floue, comme l'est aussi celle entre un travail scientifique et une oeuvre conçue pour le grand public populaire. La lecture familiale de textes savants incite les historiens les plus sérieux à orchestrer leur réflexion politique, philosophique ou morale, dans un contexte de mélodrame, de grands sentiments, ou même de farce dont l'enfant pourra faire ses délices. Dans ce va-et-vient, l'enfant sera promu lecteur de Carlyle et Dickens, et certains des grands écrivains de

(1) Marcus, p. 10.

(2) Voir Michael Goldberg, *Carlyle and Dickens*, Athens, Georgia : Georgia University Press, 1972.



The Adventures of François
de S. Weir Mitchell,
New York, The Century, 1898.

l'époque, Dickens, Dumas, ou Twain, seront adoptés par un auditoire juvénile.

Enfin, la frontière entre Histoire et fiction est moins nette qu'elle ne le deviendra. Elève en ceci de sir Walter Scott, l'historien Carlyle voudra éviter « les abstractions et formules mortes » d'un Mignet ou d'un Thiers (*Essays*, 4 : 3) pour évoquer au contraire « le tumulte de la vie », ainsi que « la présence concrète et colorée des choses ». Il faut peindre à la grande manière « pour que cela rappelle une lointaine conflagration toute de fumée et de flammes ». La métaphore sera donc un des nombreux moyens de séduction qu'utiliseront Carlyle et ses contemporains. Toute une imagerie empruntée à l'organicisme présente la Révolution comme un processus à la fois naturel et inévitable ; imagerie de surcroît moralisante où le « déluge » inonde et détruit le système corrompu et caduc de l'Ancien Régime.

Ce qui obsède les auteurs anglais, c'est la tension entre leur approbation d'une Révolution où triomphe la justice, et l'horreur qu'ils éprouvent devant le sang versé.

Un conte de deux villes

Nous retrouvons cette contradiction dans le plus grand roman de l'époque traitant de la Révolution : *Un conte de deux villes* (1859). Comme il se doit, en une phrase devenue célèbre, Dickens débute sur une ambiguïté : « C'était le meilleur et le pire des temps... le printemps de l'espérance et l'hiver du désespoir... bref, cette époque ressemblait tellement à la nôtre que ses censeurs les plus bruyants n'en parlaient en bien ou en mal qu'au superlatif » (I : 1). Dickens n'écrivit pas ce livre spécifiquement pour les jeunes, mais il est intéressant de noter que l'idée lui en est venue alors qu'il jouait une pièce de

théâtre avec ses enfants. Il s'en explique dans sa préface : son but fut d'« *ajouter quelque chose aux moyens populaires et pittoresques de comprendre cette terrible époque* ». Rien d'étonnant à ce que le roman soit rapidement devenu un classique pour les jeunes, une lecture obligatoire au programme scolaire (3).

La trame fait alterner les scènes parisiennes et londoniennes et résume les contradictions essentielles de la perspective anglaise qui fait de la Révolution un triomphe de la justice et une catastrophe. Après un long et troublant emprisonnement à la Bastille, l'éminent docteur Manette, à nouveau sain d'esprit, refait sa vie à Londres. Ironie du sort, sa fille y épouse Charles Darnay d'Evremonde, le fils même du noble qui avait fait embastiller le docteur pour éviter un scandale qui aurait révélé ses abus de pouvoirs seigneuriaux.

Dickens profita sans doute des deux charretées de livres que lui fit parvenir son ami Carlyle, qui en 1837 venait de terminer une solide *Histoire de la Révolution*. Son livre reprend des thèmes carlyléens tels qu'une Révolution-torrent, inscrite dans la nature et donc inévitable : « *De même qu'un tourbillon bouillonnant a un centre, cette foule en fureur décrivait un cercle autour du cabaret de Defarge* », qui y « *distribuait des armes* ». « *Le flot humain se soulève en rugissant* », et le faubourg Saint-Antoine a son « *gosier* » ainsi qu'« *une forêt de bras* » (2 : 21). Pareillement, le temps est un moulin organique qui broie le passé pour en extraire le présent, semblable par sa méthode au moulin oppressif de l'ancien ordre féodal « *qui de jeunes hommes fait des vieillards* » (1 : 5). « *La Faim* » qui hante les rues de Paris nous rappelle le géant de Goya.

La Terreur révolutionnaire est assimilée à la nature et à la femme. Le désordre, le vin et le sang coulent dans les rues, et s'incarnent dans la personne de Madame Defarge, repré-

sentation féminine de la revanche et du monde à l'envers. Nous avons ici un écho de ce que fut Théroigne de Méricourt et de ce que sera pour Michelet l'équivalence du flot révolutionnaire et des menstrues.

Dans le grotesque dickensien, les types sociaux s'étriquent en se caricaturant : « Monseigneur » représente ainsi toute une « classe », lâche et coupable « de corruption et d'hypocrisie. » Lukacs regrettait l'écart qu'aurait inséré Dickens entre le drame de la vie quotidienne et sa base sociale : mieux vaudrait dire que Dickens choisit d'aplatir ses personnages pour en souligner la représentativité et pour aiguïser aussi la pointe satirique de ses innombrables fictions.

Par le biais des valeurs qu'ils incarnent et par leur vie même, les personnages dickensiens actionnent les changements de la société. C'est par le Docteur Manette que nous pouvons vivre les lettres de cachet tout autant que le principe d'une carrière ouverte aux talents. La famille d'Evremonde incarne à la fois l'élégance des nobles et le mal surgi de l'abus des droits féodaux. La preuve en sera le quasi meurtre d'un enfant écrasé au passage d'un carrosse et l'acharnement des deux frères Evremonde à détruire la famille tout entière de Madame Defarge : père, frère, sœur et beau-frère.

Le plus célèbre des romans victoriens sur la Révolution, le *Conte de deux villes* évoque ainsi plusieurs des clichés qui domineront la littérature enfantine sur cette époque. Les grands principes moraux du temps y sont mis en valeur au détriment des événements politiques. La famille y figure comme dernier refuge de l'ordre social ; l'idée de justice et de réforme sociale n'est pas représentée. La forme innovatrice du roman, en juxtaposant des scènes dans les deux capitales, nous rappelle aussi le principe même d'une certaine littérature romanesque dont l'argumentation se développe par le biais d'antithèses telle que l'insertion d'un amour innocent

(3) Marcus, p. 7.

dans une réalité très sombre. Enfin, la libération providentielle du héros, sous l'ombre de la guillotine, grâce au sacrifice de son « double » est caractéristique du roman d'aventure et annonce les romans de la baronne Orczy.

Quelques héros enfantins

Un élément clé de la littérature enfantine manque cependant au roman de Dickens : le protagoniste enfant. En 1839 déjà, cependant, Anna Eliza (Stothard) Bray avait fait paraître dans son recueil *Trials of the Heart* deux récits pour enfants qui comblaient cette lacune : « The Adopted », et « The Orphans of La Vendée ». Soulignons en passant que le deuxième de ces textes mettait en scène une jeune fille déguisée, morte en combattant à Doué, épisode raconté par Madame de la Rochejaquelein dans ses célèbres *Mémoires*. Le message de Bray est lui aussi ambigu : « L'adopté » met en cause la tyrannique abbesse d'un couvent breton, mais la morale essentiellement conservatrice du roman utilise l'atmosphère d'une guerre civile pour mettre en relief le courage du héros.

L'exploitation à fin conservatrice de la violence révolutionnaire caractérise deux autres romans publiés un demi-siècle plus tard par l'écrivain le plus populaire de romans historiques pour garçons, le journaliste George Alfred Henty.... *In the Reign of Terror : The Adventures of a Westminster Boy*, publié en 1887, afin d'assurer le bon déroulement du roman, télescope la Terreur, les massacres de Nantes, et les noyades de Carrier. L'influence du roman de Trollope, *La Vendée*, de 1850, explique sans doute la présentation positive de l'insurrection vendéenne et de la prise de Saumur dans le deuxième texte de Henty, *No Surrender ! A Tale of the Rising in La Vendée* de 1899. Dans la littérature enfantine l'héroïsme est rarement dépeint comme apolitique, il penche plutôt vers le conservatisme, réaffirmant les valeurs traditionnelles en face du boule-

versement social que représente la Révolution.

Le retour de Puck : Bouts-carrés le saint homme

De ce que doit être cet ordre social, *Le retour de Puck* (*Rewards and Fairies*, 1910), un récit-cadre de Rudyard Kipling, nous offre un bel exemple. Grâce à l'aide de Puck, l'esprit des collines, deux enfants anglais, Dan et Una, vont et viennent à travers le temps. L'occupation romaine, tout comme la Révolution française, s'inscrivent dans l'Angleterre profonde de 1900.

Dans un des contes insérés dans ce récit, « Bouts-carrés le saint homme », le narrateur Lee, mi-français, mi-anglais, se retrouve par hasard à bord d'une frégate française, l'*Embuscade*, cinglant vers l'Amérique et ayant à son bord le citoyen Genet, nouvellement nommé ambassadeur de France aux États-Unis. Situation médiatrice par excellence. Le portrait de ce qu'est devenue l'Amérique est flatteur : recueilli par les frères Moraves, Lee y découvrira la vraie charité et deviendra frère de sang des Indiens Senecas.

Entre la France et l'Angleterre, par contre, le narrateur, tout comme sa famille de gitans-contrebandiers, est plus neutre ; la guerre ne les regarde guère : « *Je voudrais bien que tous ces gens qui rendent la guerre si facile aient à passer une cargaison par mois... Ils verraient ce que c'est que du travail honnête* » (151). Certains Américains anglophobes poussent Washington à la guerre, mais Lee et ses amis Indiens sont franchement pacifistes.

Lee, par la suite, accordera refuge à Monsieur Peringuey qui n'est autre que Talleyrand en exil, lui-même personnage ambidextre qui joue « *tout seul aux dés, la main droite contre la main gauche* » (216). Pour le narrateur, Grande Main (Washington), « Boney » et Talleyrand sont tous les trois « *seuls de leur espèce* » (189). Certes, au

dernier épisode, Talleyrand rendra service à Lee qui pourra grâce à lui reprendre possession d'une cargaison de tabac saisie par un cousin français, mais Lee aura entre-temps subodoré l'intrigue que nouent Bonaparte et Talleyrand contre la République. Sans être rigoureusement condamnée, la violence révolutionnaire n'est pas louée : publics ou privés, les hommes sont des voleurs. La politique, banale ou révolutionnaire, est affaire de force ou de ruse.

Une histoire simplifiée et atténuée

Bien qu'elle ait été en un premier temps présentée au public anglophone comme sœur de la Révolution des Treize Colonies, la Révolution française se résumera vite pour eux à la seule Terreur. Cette grande simplification permet sans doute la création de romans d'aventures dont les héros innocents échapperont de justesse aux affres de la guillotine, mais elle entraîne aussi la description négative du contexte politique. La Révolution française est représentée en Angleterre et en Amérique comme un dérapage continu, un maelström démentiel. L'explication de ce que fut la Révolution se rapproche davantage de ce qu'en dira la baronne Orczy que de ce qu'écrivit Michelet. Il importe ici de souligner encore l'importance dans la littérature

enfantine anglophone de l'épisode vendéen et des Chouans.

En effet, la nature du genre est liée au choix du sujet. L'histoire se mue en « romance ». Le bouleversement social devient cadre théâtral d'évasions ou d'emprisonnements, de victoires et de défaites surmontées. *Wing-and-Wing* : ou, *Le Feu Follet* de James Fenimore Cooper en 1842, tout comme la série du Midshipman Hornblower de C.S. Forrester, se situe ainsi sur un vaisseau corsaire. L'action se passe sous le Directoire, mais le moment importe bien moins ici que l'occasion dramatique.

Deuxième constante : quoique axée sur la violence politique, les fictions anglophones enfantines condamnent la violence, et parfois hésitent à la décrire.

Constatons enfin la double marginalité à la fois historique et thématique qui caractérise ces œuvres : victimes du jeu politique, les enfants ne peuvent guère l'influencer. Il s'ensuit que la littérature qui leur est destinée se cantonne aux marges de l'histoire, parfois même concrètement, dans le récit, qui se situe en Vendée ou à bord d'un corsaire. La contrepartie en est la modernité, au regard des orientations de l'histoire contemporaine : la littérature enfantine nous offre un terrain privilégié où la vie quotidienne, la mentalité de l'époque l'emportent sur le politique. ■

Traduction Patrice Higonnet

Œuvres citées

- Mrs Anna Eliza Bray (Stothard) : « The Adopted » and « The Orphans of La Vendée », in *Trials of the Heart*. London : Chapman, 1839.
 Thomas Carlyle : *Histoire de la Révolution française*. Trad. de MM. Elias Regnault, Odysse Barot, Jules Roche. Paris : Baillière, 1865-67, 3 tomes.
 Thomas Carlyle : *Critical and Miscellaneous Essays*. London : Chapman, 1847.
 James Fenimore Cooper : *Wing-and-Wing ; or, Le Feu-Follet*. New York : Putnam, 1842.
 Charles Dickens : *Un conte de deux villes*. Trad. Jeanne Métifeu-Béjeau. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 1970.
 Michael Goldberg : *Carlyle and Dickens*. Athens, Georgia : Georgia University Press, 1972.
 George Alfred Henty : *In the Reign of Terror ; The Adventures of a Westminster Boy*. London : Blackie, 1887.
 George Alfred Henty : *No Surrender ! A Tale of the Rising in La Vendée*. London : Blackie, 1899.
 Rudyard Kipling : *Le Retour de Puck*. Trad. S. et J. Vallette. Paris : 1935.
 Steven Marcus : « Introduction » to Charles Dickens, *A Tale of Two Cities*. 1859. Rpt. London : Collier-Macmillan, 1962.